

Mais la défaite d'un pâté.
L'esprit s'échauffe à table, et, d'un propos à l'autre,
Bacchus nous inspira comme eût fait Apollon.
Rien n'altéra ses dons; l'eau du sacré vallon
Aurait profané même un vin tel que le nôtre:
Pur et sans mélange on le but.
Votre pâté, dès qu'il parut,
Ramena les santés, et fit naître l'envie
De boire à Chloris, à Sylvie,
A ce qu'on aime enfin : bonne et louable loi.
De la maîtresse on vint au roi ;
Du roi l'on vint à la statue ;
De la statue on prit sujet
D'examiner la place, et cet autre projet
Où l'image du prince est encore attendue.
Il faut du temps; le temps a part
A tous les chefs-d'œuvre de l'art.
La reine des cités, dans sa vaste étendue,
N'aura rien qui ne cède à ce double ornement¹.
L'équestre en est encore à son commencement² ;
La pédestre, à la fin le monarque l'a vue³.
Des jardins⁴, il faut l'avouer,
Mérite par cette œuvre une éternelle gloire.
Nous en louâmes tout, car tout est à louer,
Et le vainqueur, et la victoire,
Et les captifs. Vous pouvez croire
Que du maréchal-duc⁵ on s'entretint aussi :
Son monument a réussi.
Où d'autres échoueraient il se rend tout facile.
Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile⁶,
Parlé de son adresse et de sa fermeté,
Et de l'honneur qu'au Râb il avait remporté⁷,

¹ La Fontaine fait ici allusion à la place des Victoires et à la place Vendôme, qui furent commencées toutes deux en même temps. La première était destinée à recevoir la statue pédestre de Louis XIV; et la seconde, une statue équestre de ce monarque.

² On n'en voyait encore qu'un modèle dans l'atelier du sculpteur Girardon, qui était le vieux jeu de paume resté au milieu de la cour du Louvre. Cette statue fut trouvée trop petite, et donnée à la ville de Beauvais. Girardon en fit une autre, qui ne fut mise en place que le 15 août 1699. Voyez la *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans Paris*, par B*** (Brice), 1685, in-12, t. I, p. 22; et la *Description historique de la ville de Paris*, par Piganiol de la Force, édition de 1763, t. III, p. 5.

³ Pour voir cette statue, Louis XIV se rendit à l'hôtel Saint-Chaumont, qu'habitait le duc de la Feuillade. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 401 à 404.

⁴ Martin Vanden Bogaer, plus connu sous le nom de Desjardins, naquit à Breda, vint jeune à Paris, fut reçu à l'Académie à l'âge de trente-un ans, et mourut fort riche en 1694.

⁵ François, vicomte d'Aubusson, duc de la Feuillade, maréchal de France, colonel des gardes françaises, commença sa carrière militaire en 1650, et mourut le 19 septembre 1691.

⁶ Lorsqu'il remplaça le duc de Vivonne dans le commandement de l'armée navale stationnée devant la Sicile, qu'il fit évacuer habilement les Français qui se trouvaient dans cette île, avec quatre cent cinquante familles de Messine qui avaient pris leur parti.

⁷ A la bataille du Saint-Gothard, le 4^o août 1664, la Feuillade,

Nous avouâmes tous que pour sa majesté
Il n'épargne aucuns soins, ne le cède à nul homme,
Ne dort ni ne permet qu'on dorme d'un long somme.
La France entière n'aurait pu
Seule occuper deux la Feuillades,
Ainsi que la Grèce n'eût su
Contenir deux Alcibiades.

Nous revînmes au roi : l'on y revient toujours :
Quelque entretien qu'on se propose,
Sur Louis aussitôt retombe le discours :
La déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.
Girardon, dimes-nous, se saura surpasser,
Exprimant ce héros qu'il commence à tracer.
L'exprimer ! c'est beaucoup ; et si le seul Lysippe
Fut digne de mouler l'héritier de Philippe,
Si nul autre sculpteur ne le tailla que lui,
Peu de mains doivent entreprendre
D'employer leur art aujourd'hui
Pour un roi mieux fait qu'Alexandre.

Notre prince a l'air grand, il a l'air du dieu Mars.

Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites ;
Les lois que cet écrit dès l'abord s'est prescrites
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts ;
On s'en va me nommer l'avocat des trois chèvres :
Le fait était d'un vol, il citait des Césars.
Les grands mots comme à lui me naissent sur les lèvres
Pour un pâté de trois canards⁴.

Aux journaux de Hollande il nous fallut passer ;
Je ne sais plus sur quoi, mais on fit leur critique.
Bayle⁵ est, dit-on, fort vif ; et, s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satirique,
Il la saisit, Dieu sait, en homme adroit et fin :
Il trancherait sur tout, comme enfant de Calvin,
S'il osait : car il a le goût avec l'étude.

Le Clerc⁶ pour la satire a bien moins d'habitude ;
Il paraît circonspect, mais attendons la fin.
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.
Le Clerc prétend du sien tirer d'autres usages ;
Il est savant, exact, il voit clair aux ouvrages ;
Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main.

lade, avec sa troupe, renversa les janissaires, et força le grand vizir à repasser le Raab avec son armée en désordre. Voyez les *Mémoires chronologiques* de d'Avrigny, t. III, p. 150.

⁴ VAB. J'ai préféré ici la leçon du recueil du P. Bouhours. Dans les *Œuvres diverses*, ce vers se trouve avant celui qui précède.

⁵ Pierre Bayle, né à Carlat, dans l'ancien comté de Foix, le 18 septembre 1647, mourut le 28 septembre 1706, à l'âge de cinquante-neuf ans. Le journal de sa composition dont parle la Fontaine est celui qui est intitulé *Nouvelle de la république des lettres*. Il l'avait commencé en mars 1684 ; ainsi il était alors nouveau : il fut continué jusqu'en 1718, et forme cinquante-six volumes petit in-12.

⁶ Jean le Clerc, né à Genève en 1657, mourut le 8 janvier 1735. Il se fixa en Hollande en 1685 : il fut d'abord un des collaborateurs de Bayle dans la composition de son journal ; puis il en entreprit un pour son compte, intitulé *Bibliothèque universelle*. Puisque le premier numéro de ce journal ne parut qu'au commencement de 1686, cette lettre de la Fontaine, où il en est fait mention, ne saurait être de l'année 1685, comme

Tous deux ont un bon style, et le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux personnages
(Et ce fut de moi qu'il parut),
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit.
Il leur plaît. Vous aurez peut-être peine à croire
Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus :
On tint ces discours ; on fit plus,
On fut au sermon après boire.

Je crains que ce dernier vers ne vous semble pas assez sérieux. Pardonnez à la nécessité que je m'étais imposée de finir tous mes contes comme le Tassone ses stances, dans LA SECCHIA RAPITA. Pour rectifier cet endroit, je vous dirai en langue vulgaire que nous allâmes au sermon l'après-dînée ; que nous y portâmes tous le sang-froid qu'auraient eu des philosophes à jeun, et que même nous accourcîmes notre repas, pour ne rien perdre de cette action. C'était la seconde de M. L. D. C. J'y trouvai de la piété et de l'éloquence, des expressions, et un bon tour en beaucoup d'endroits tout à fait selon mon goût. J'en ferais un plus long éloge, si je ne craignais de déplaire à M. L. D. C. Ce sera donc la fin de ma lettre, comme ce fut celle de notre journée. Je suis, monsieur, etc.

XX. — A M. RACINE.

Du 6 juin 1686. Château-Thierry.

Poignan², à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part :

le dit Matthieu Marais ; d'un autre côté, elle est antérieure au 16 mars 1686, date de l'inauguration de la statue de la place des Victoires. Voilà pourquoi nous l'avons datée du mois de février 1686. Le journal de le Clerc parut avec succès jusqu'en 1695, et forme une collection de vingt-six volumes petit in-12 ; puis il fut continué sous le titre de *Bibliothèque choisie*, de 1705 à 1715, et forme une nouvelle collection de vingt-sept volumes in-12.

¹ Plusieurs auteurs ont interprété ces initiales par ces mots : *Monseigneur l'évêque de Condom* ; et ils en ont conclu que ce sermon était de Bossuet. C'est une conclusion toute contraire qu'il faudrait tirer de cette interprétation. Bossuet donna sa démission de l'évêché de Condom en 1674, et fut fait évêque de Meaux en 1681. L'évêque de Condom, à l'époque à laquelle la Fontaine écrivait cette lettre, était Jacob Gojon de Matignon, de la maison des comtes de Thorigny. Il succéda à Bossuet, et fut sacré à Paris en 1675 ; il resta évêque de Condom jusqu'au mois de septembre 1695, qu'il se démit de son évêché pour accepter une abbaye. (Voyez le *Gallia christiana*, 1720, in-folio, t. II, p. 974.) Au reste, ces initiales pourraient bien signifier aussi *Monseigneur l'évêque de Comminges*, ou de *Cavaillon*, ou de *Cambray* ; et peut-être encore elles ne désignent aucun évêque.

² Ami intime de la Fontaine et de Racine. Voyez, sur ce qui

d'autant plus qu'on vous avait assuré que je travaillais sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires je n'avais que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement ; mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un couplet d'une fille âgée seulement de huit ans ; j'y ai répondu ; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet, avec le billet qui l'accompagne :

SUR L'AIR DE JOCONDE.

« Quand je veux faire une chanson
« Au parfait la Fontaine,
« Je ne puis tirer rien de bon
« De ma timide veine.
« Elle est tremblante à ce moment,
« Je n'en suis pas surprise :
« Devant lui mon faible talent
« Ne peut être de mise.

« Je crois en vérité que je ne serais jamais parvenue à faire une chanson pour vous, monsieur, si je n'avais eu vue de m'en attirer une des vôtres ; vous me l'avez promise, et vous avez affaire à une personne qui est vive sur ses intérêts : songez que je vous assassinerai jusqu'à ce que vous m'avez tenu votre parole. De grâce, monsieur, ne négligez point une petite muse qui pourrait parvenir si vous lui jetiez un regard favorable. »

Ce couplet et cette lettre, si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la demoiselle, qui quelquefois met de l'amour dans ses chansons, sans savoir ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laisserait point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois couplets suivants : ils sont sur le même air.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes :
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seraient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une muse sait plaire.

le concerne, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 15 ; et les *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, dans les *Œuvres de Racine*, édition de 1820, in-8°, t. I, p. cxliij.

Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connaître;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close :
Paule, trois retours de zéphirs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant dans vos chansons
A des grâces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ses vers
Le cœur est nécessaire :
Trois printemps sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Voyez, monsieur, s'il y avait là de quoi vous
fâcher de ce que je ne vous envoie pas les bel-
les choses que je produis. Il est vrai que j'ai
promis une lettre au prince de Conti; elle est
à présent sur le métier : les vers suivants y trou-
veront leur place.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme ;
Je le fuirais jusques à Rome ;
Et j'aimerais mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son François
Des Grecs et des Latins les grâces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout passer,
Et d'érudition ne se pouvaient lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oserait à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hasard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer.
Très-sûrs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire :
On voit bien qu'il a lu; mais ce n'est pas l'affaire :
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit.
Racan ne savait rien; comment a-t-il écrit?
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usait plus fréquemment :
Sous lui la cour n'osait encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons,
vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux
que je fasse le mystérieux avec vous. Mais je

¹ Molière a dit :

Un sot savant est plus qu'un sot ignorant.

vous en prie, ne montrez ces derniers vers à
personne; car madame de la Sablière ne les a
pas encore vus.

XXI'. — A M. DE BONREPAUX²,

INTENDANT DE LA MARINE³, A LONDRES.

28 janvier 1687.

.....
.....
Le roi est parfaitement guéri⁴. Vous ne sauriez
vous imaginer combien ses sujets en ont témoi-
gné de joie.

Ils offriraient leurs jours pour prolonger les siens;
Ils font de sa santé le plus cher de leurs biens.
Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,
Les vœux et les concerts dont leurs temples résonnent,
Forcent le ciel de l'accorder.
On peut juger à cette marque,
Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel monarque,
Du bonheur de le posséder.
De quelle sorte de mérite
N'est-il pas aussi revêtu?
Sa principale favorite

¹ Imprimée pour la première fois séparément par l'auteur, avec l'épître à monseigneur l'évêque de Soissons, in-4° de sept pages, avec approbation en date du 5 février 1687, p. 5-7. Dans cette édition originale, cette lettre commence par deux lignes de points, que l'auteur a mises à dessin pour indiquer qu'il ne publiait qu'un fragment: les éditeurs subséquents ont eu tort de les supprimer.

² François d'Usson, seigneur de Bonrepaux, le second des fils d'Usson II, seigneur de Bonrepaux et de Bonac, et de Bernardine de Faure. Il commença sa carrière comme sous-lieutenant de marine en 1676, et devint successivement intendant général de la marine, chef d'escadre, lecteur de la chambre du roi, lieutenant général, envoyé plénipotentiaire en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, ambassadeur en Danemark, chevalier d'honneur, et conseiller du conseil de la marine. Il mourut le 12 août 1719, sans avoir été marié. Il existe un grand nombre de ses dépêches aux archives des affaires étrangères. Il signait *Dusson de Bonrepaux*. Voyez le *Dictionnaire de la noblesse*, seconde édition, in-4°, t. XII, p. 749; et les *Œuvres de Saint-Evremond*, édition de 1755, t. V, p. 162, 203 et 245.

³ Dans l'édition des *Œuvres diverses*, on donne à tort, dans l'intitulé de cette lettre, le titre d'ambassadeur à Bonrepaux; il ne l'était pas alors. Cette erreur se trouve aussi dans Matthieu Marais, p. 100: elle a causé la nôtre dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, édition in-4°, t. II, p. 425, 432 et 454; et dans l'édition in-8°, p. 247 à 251; mais nous l'avons rectifiée dans la troisième édition du même ouvrage, p. 435.

⁴ On avait fait au roi l'opération de la fistule le 18 novembre 1686, et le 27 janvier 1687 il s'était rendu à Notre-Dame pour rendre grâce à Dieu de sa guérison. On fit alors de grandes fêtes et de grandes réjouissances dans Paris.

XXII. — AU MÊME

A LONDRES.

Du 31 août 1687.

Je ne croyais pas, monsieur, que les négocia-
tions et les traités¹ vous laissassent penser à
moi. J'en suis aussi fier que si l'on m'avait érigé
une statue sur le sommet du mont Parnasse.
Pour me revancher de cet honneur, je vous
place en ma mémoire auprès de deux dames
qui me feraient oublier les traités et les négocia-
tions, et peut-être les rois aussi. Je voudrais
que vous vissiez présentement madame d'Her-
vart: on ne parle non plus chez elle ni de va-
peurs ni de toux que si ces ennemies du genre
humain s'en étaient allées dans un autre monde.
Cependant leur règne est encore de celui-ci: il
n'y a que madame d'Hervart qui les ait congé-

l'édition originale, la signature: *De la Fontaine*; et ces lignes
ont été mises à dessin. Voyez l'*Histoire de la vie et des ou-
vrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°,
p. 457.

¹ M. de Bonrepaux se rendit plusieurs fois en Angleterre pour
des négociations secrètes; il y arriva le 29 décembre 1683, en
repartit vers la fin d'avril 1686, y retourna en 1687; il avait
alors été chargé de deux missions: l'une ostensible, qui était
un traité de neutralité pour l'Amérique; et l'autre secrète, la
rentrée en France de tous les religionnaires fugitifs qu'il y pour-
rait engager. (Voyez Mazure, *Histoire de la révolution de 1688
en Angleterre*, t. II, p. 424.) Il conclut un traité avec le roi
d'Angleterre le 11 décembre 1687; il en conclut encore un se-
cond en septembre 1688. Il fut ensuite chargé d'instruire secrè-
tement Jacques II des projets du prince d'Orange contre lui,
et de lui offrir, de la part de Louis XIV, un secours de trente
mille hommes. Jacques II, abusé par son ministre Sunderland
et l'ambassadeur d'Espagne, ne voulut pas croire aux informa-
tions qu'on lui donnait et refusa le secours qui lui était offert.
M. de Bonrepaux fut obligé de revenir en France sans avoir
réussi dans cette négociation; et il fut envoyé à Brest en 1689
pour préparer l'armement contre l'Angleterre. C'est au com-
mencement de 1687 qu'il fut chargé de négocier au sujet des
possessions françaises et anglaises, et de donner une plus grande
extension au traité de neutralité contracté l'année précédente.
Il devait aussi bien examiner la situation réelle de la cour d'An-
gleterre et en rendre compte. Bien vu du roi Jacques II, qui
aimait à l'entendre parler sur la marine, il ne tarda pas à se
faire une idée complète sur la situation du pays. Il fit passer au
marquis de Seignelay des mémoires très-circonstanciés. (Voyez
Mazure, t. I, p. 279, 281-5; t. II, p. 292-7-8; t. III, p. 49-61-
67-89. — *Vie de Jacques II, d'après les mémoires écrits de
sa propre main*, 1819, in-8°, t. III, p. 257 de la traduction
française. — Hume's *Hist. of England*, ch. LXXI, t. VIII,
p. 289, 4782, in-8°. — *Dictionnaire de la noblesse*, t. XII,
p. 719; et les *Dépêches de Dusson de Bonrepaux*, dans les
archives des affaires étrangères.) Bonrepaux correspondait
avec M. de Seignelay, et Barillon avec Louis XIV directement.
V. Mazure, *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*,
t. II, p. 161, 250, 265 et 272; et ci-dessus, p. 648, col. 2, note 2.

Plus que jamais est la vertu.
Autrefois il a combattu
Pour la grandeur et pour la gloire :
Maintenant d'une autre victoire
Son cœur devient ambitieux.
Les vaines passions chez lui sont étouffées.
L'histoire a peu de rois, la fable point de dieux
Qui se vantent de ces trophées.
Il pourrait se donner tout entier au repos :
Quelqu'un trouverait-il étrange
Que, digne en cent façons du titre de héros,
Il en voulût goûter à loisir la louange?
Les deux mondes sont pleins de ses actes guerriers :
Cependant il poursuit encor d'autres lauriers :
Il veut vaincre l'erreur; cet ouvrage s'avance ;
Il est fait; et le fruit de ses succès divers
Est que la vérité règne en toute la France ;
Et la France en tout l'univers.

Non content que sous lui la valeur se signale,
Il met la piété sur le trône à son tour ;
Ses soins la font régner, ainsi que sa rivale,
Au milieu même de la cour.
C'est pour lui plaire aussi qu'Astrée est de retour.
Ces trois divinités font fleurir son empire ;
Il a su les unir pour le bien des humains.
C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire
Que le sage a tout en ses mains.
Vient-il pas d'attirer, et par divers chemins,
La dureté du cœur, et l'erreur envieux,
Monstre dont les projets se sont évanouis?
On voit l'œuvre d'un siècle en un mois accomplie,
Par la sagesse de Louis.

Mais je crains de passer le but de mon ouvrage :
Il faut plus de loisir pour louer ce héros ;
Une muse modeste et sage
Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.
Je me tais donc, et rentre au fond de mes retraites :
J'y trouve des douceurs secrètes.
La fortune, il est vrai, m'oubliera dans ces lieux ;
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites ;
Il ne m'appartient pas d'importuner les dieux.

DE LA FONTAINE.

¹ L'édit de Nantes, rendu par Henri IV en faveur des protes-
tants, avait été révoqué par un autre édit en date du 22 oc-
tobre 1685. Depuis cette époque, et surtout en 1686, on em-
ploya les promesses et les menaces, la séduction et la violence,
pour multiplier les conversions; on répandait l'argent, et on
envoyait des troupes. Bonrepaux, dans les instructions qui lui
furent données en date du 20 décembre 1685, avait surtout la
mission de convertir les hérétiques. Il eut le bon esprit de s'at-
tacher aux ouvriers des manufactures. Il enleva par ce moyen
un grand nombre d'ouvriers anglais, qui vinrent s'établir en
France, et y apportèrent le secret de la fabrication du papier.
C'est à cette émigration que remonte l'établissement de plus
belles papeteries de France. Voyez Mazure, *Histoire de la ré-
volution de 1688 en Angleterre*, t. III, p. 395.

² C'est après ces deux lignes de points que se trouve, dans

diées pour toujours. Au lieu d'hôtesse si malplaisantes, elle a retenu la gaieté et les grâces, et mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré, qui véritablement nous négligent un peu : j'en ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. M. de Barillon¹ se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisaient passer du vin médiocre et une omelette au lard pour du nectar et de l'ambrosie. Nous pensions nous être repus d'ambrosie, et nous soutenions que Jupiter aurait mangé de l'omelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les Grâces de la rue Saint-Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne voulaient. Par ma foi, monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au temple. La divinité qu'on y venait adorer en écarte tantôt un mortel, tantôt un autre, et se moque du demeurant, sans considérer ni le comte ni le marquis, aussi peu le duc² :

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habeo;

voilà sa devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premières de la troupe; mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, et par son langage et par ses manières, elle ne relèvera pas le parti. Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi n'ai-je rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle

¹ Paul Barillon d'Amoucourt, marquis de Branges, seigneur de Maucy, de Châtillon-sur-Marne, conseiller d'état ordinaire du roi, mourut le 25 juillet 1694. La Fontaine lui a dédié sa fable IV du livre VIII. Barillon fut nommé ambassadeur en Angleterre, et revint en France en janvier 1689, après dix ans d'ambassade, selon madame de Sévigné. Il en est souvent question dans les lettres de cette dernière. Le célèbre Fox a publié une partie de la correspondance de Barillon avec Louis XIV, pendant les années 1684 et 1683, dans l'appendice de l'ouvrage intitulé *History of the early parts of the reign of James the second*, in-4°. (Voyez *Saint-Evremond*, édit. 1733, t. V; le *Journal de Dangeau*, 10 janvier 1689; le *Dictionnaire de la noblesse*, t. I, p. 751.) M. Mazure, dans son *Histoire de la révolution de 1688 en Angleterre*, a inséré la substance de toute la correspondance de Barillon.

² Madame de la Sablière, devenue dévote, quoique encore jeune et belle, faisait de fréquentes retraites aux Incurables, et s'écartait du monde et des plaisirs. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 558 à 544.

continue d'être bonne, à un rhume près, que même cette dame n'est point fâchée d'avoir; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhumes, et je crois que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurais écrit une lettre qui n'aurait été pleine que de ses louanges : non qu'elle se souciait d'être louée; elle le souffrait seulement, et ce n'était pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vu le temps qu'Iris¹ (et c'était l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde);
J'ai vu, dis-je, le temps qu'Iris goûtait encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate;
Mais la louange délicate
Avait auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle;
Il l'endort; et, s'il faut parler de bonne foi,
L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que maints sermons sont pour moi.

J'eusse pu m'exprimer de quelque autre manière;
Mais, puisque me voilà tombé sur la matière,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?
Tout homme sage en use ainsi.

Quarante beaux esprits² certifieront ceci.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous.

Passons sur cet endroit : si j'étendais la chose,
Je vous endormirais; et ma lettre pour vous
Deviendrait, en vers comme en prose,
Ce que maints sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde
la dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à madame d'Hervart, dont je voudrais bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le parrain de plusieurs belles, je veux et entends qu'à l'avenir madame d'Hervart s'appelle Sylvie³ dans tous les domaines que je possède sur le double mont; et pour commencer,

C'est un plaisir de voir Sylvie :
Mais n'espérez pas que mes vers

¹ Madame de la Sablière est désignée sous le nom d'Iris, par la Fontaine, dans la première fable du dixième livre. Voyez ci-dessus, p. 94.

² Messieurs de l'Académie française. (*Note de des Maiseaux*, éditeur de *Saint-Evremond*.)

³ La Fontaine, dans le *Songe de Vaux*, avait déjà donné le nom de Sylvie à madame Fouquet, qui vivait encore.

Peignent tant de charmes divers :
J'en aurais pour toute ma vie.

S'il prenait à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieus,
Ce quelqu'un, fût-il roi des dieux,
En aurait pour toute sa vie.

Votre âme en est encor ravie;
J'en suis sûr, et dis quelquefois :
Jamais cette beauté divine
N'affranchit un cœur de ses lois.
Notre intendant de la marine¹
A beau courir chez les Anglois;
Puisqu'une fois il l'a servie,
Qu'il aille et vienne à ses emplois,
Il en a pour toute sa vie.

Que cette ardeur, où nous convie
Un objet si rare et si doux,
Ne soit de nulle autre suivie,
C'est un sort commun pour nous tous;
Mais je m'étonne de l'époux,
Il en a pour toute la vie.

J'ai tort de vous dire que je m'en étonne; il faudrait au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesserait-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, et qui l'aime de tout son cœur? Vous voyez bien que toutes ces choses, se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouse. J'ai tant de plaisir à en parler, que je reprendrai une autre fois la matière : que madame d'Hervart ne prétende pas en être quitte.

Je devrais finir par l'article de ces deux dames. Il faut pourtant que je vous mande, monsieur, en quel état est la chambre des philosophes. Ils sont cuits², et embellissent tous les jours. J'y ai joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir avec ceux de vos amis qui doivent être de la partie.

Mes philosophes cuits, j'ai voulu que Socrate,
Et Saint-Dié³ mon fidèle Achate,
Et de la gent porte-écarlate
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau berger
Verger⁴,

¹ M. de Bonrepaux. (*Note de des Maiseaux*, dans l'édition de *Saint-Evremond*.)

² M. de la Fontaine avait fait jeter en moule de terre tous les plus grands philosophes de l'antiquité, et ils faisaient l'ornement de sa chambre. (*Note de madame Ubich*, dans l'édition des *Œuvres posthumes*.)

³ Saint-Dié est mentionné de nouveau à la fin de cette lettre.

⁴ Jacques Vergier (la Fontaine écrit toujours Verger) naquit

Pussent avoir quelque musique
Dans le séjour philosophique.
Vous vous moquez de mon dessein.
J'ai cependant un clavecin.

Un clavecin chez moi! Ce meuble vous étonne.
Que direz-vous si je vous donne
Une Chloris de qui la voix
Y joindra ses sons quelquefois?
La Chloris est jolie, et jeune; et sa personne
Pourrait bien ramener l'amour
Au philosophique séjour.

Je l'en avais banni : si Chloris le ramène,
Elle aura chansons sur chansons;
Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon désormais
Qu'à chanter les Chloris et les laisser en paix.
Vous autres chevaliers tenterez l'aventure;
Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau berger
Qu'Énone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'est pas chose qui soit sûre.

J'allais fermer cette lettre, quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; et ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vôtre à madame de la Sablière. Si j'eusse vu le témoignage si ample d'un souvenir auquel je ne m'attendais pas, j'aurais poussé bien plus loin la figure et l'étonnement; ou peut-être que je me serais tenu à une protestation toute simple, qu'il ne me pouvait rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windsor¹. Il y a plusieurs choses considérables, entre autres vos deux Anacréons, M. de Saint-Evremond² et M. Waller³, en qui l'imagination

à Lyon, de Hugues Vergier, maître cordonnier, le 5 janvier 1653; il vint à Paris, se fit recevoir bachelier en Sorbonne, montra d'abord la musique, fut ensuite précepteur de M. d'Hervart, et resta dans sa maison comme ami. Il fut fait, par la protection de M. de Seignelay, commissaire de marine, puis président du conseil de commerce à Dunkerque. Il fut assassiné à Paris, dans la nuit du 22 au 23 août, et non du 16, comme l'a dit l'auteur de sa Vie, et Brossette dans les *Lettres de J. B. Rousseau*, t. II, p. 347. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 494, note 1.

¹ La cour d'Angleterre était alors à Windsor. Barillon, ambassadeur de France, et un grand nombre de personnages qui la fréquentaient, y résidaient. Saint-Evremond composa à cette époque un dialogue en vers, pour se plaindre de l'absence de madame de Mazarin, qui était partie de Windsor, avec M. de Bonrepaux, pour se rendre à Londres. Voyez les *Œuvres de Saint-Evremond*, t. V, p. 162.

² Charles de Saint-Denis de Guast, sieur de Saint-Evremond, naquit le 4^e avril 1615, et mourut à Londres le 20 septembre 1705. Des Maiseaux, son ami, a écrit sa Vie et a donné la meilleure édition de ses Œuvres, 1737, 44 vol. in-12.

³ Edmond Waller naquit le 5 mars 1603, à Colshill, dans

et l'amour ne finissent point. Quoi ! être amoureux et bon poète à quatre-vingt-deux ans ! Je n'espère pas du ciel tant de faveurs. C'est du ciel dont il est fait mention au pays des fables que je veux parler ; car celui que l'on prêche à présent en France veut que je renonce aux Chloris, à Bacchus, et à Apollon, trois divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal et le plus longtemps qu'il me sera possible ; et peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intérêts opposés, et qui en savez si bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de M. Waller, que son approbation me comble de joie. S'il arrive que ces vers-ci aient le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par conséquent), je ne me donnerai pas pour un autre, et continuerai encore quelques années de suivre Chloris, Bacchus, Apollon, et ce qui s'ensuit, avec la modération requise, s'entend.

Au reste, monsieur, n'admirez-vous point madame de Bouillon, qui porte la joie partout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais génie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette princesse ? Sans lui ce climat ne l'aurait point vue¹ ; et c'est un plaisir que de la voir disputant, grondant, jouant, et parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne saurait s'en imaginer davantage. Si elle avait été du temps des païens, on aurait déifié une quatrième Grâce pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, et invoquer pour cela M. Wal-

Herfordshire, et mourut à Beaconfield le 21 octobre 1687, c'est-à-dire, moins de deux mois après que la Fontaine eut écrit cette lettre.

¹ Ceci prouve que la duchesse de Bouillon ne passa pas alors en Angleterre seulement pour le plaisir de voir sa sœur, ainsi que le dit des Maiseux dans la Vie de Saint-Évremond, t. I, p. 183. Ses galanteries occasionnaient entre elle et son mari de fréquents orages. (Voyez à ce sujet Chauvieu, *Œuvres*, édit. de 1774, in-8°, t. II, p. 429.) Saint-Évremond lui-même, t. V, p. 243, nous indique assez clairement le motif de l'exil de la duchesse de Bouillon. Le marquis de Miremont et le comte de Roye jouèrent un grand rôle dans cette affaire. On trouve dans le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 250, sous la date du 12 septembre 1688, le passage suivant : « Madame de Bouillon, qui est en Angleterre, a fait demander au roi, par M. de Seignelay, la permission de s'en aller à Venise. Le roi a répondu qu'elle irait partout où elle voudrait, hormis à la cour et à Paris. » Déjà la famille du duc de Bouillon avait forcé sa femme d'aller se retirer dans un couvent à Montreuil, près d'Arques en Normandie, à la suite d'une aventure galante, publique et scandaleuse, avec Louvigny, frère cadet du comte de Guiche.

ler. Mais qui est le philosophe qu'elle a mené en ce pays-là ? La description que vous me faites de cette rivière sur les bords de laquelle on va se promener après qu'on a sacrifié longtemps au sommeil ; cette vie mêlée de philosophie, d'amour, et de vin, sont aussi d'un poète ; et vous ne le pensiez peut-être pas être.

La fin de la lettre où vous dites que M. Waller et M. de Saint-Évremond ne sont contents que parce qu'ils ne connaissent pas nos deux dames¹, me charme. Aussi je trouve cela très-galant, et le ferai valoir dès que l'occasion s'en présentera. Surtout je suivrai votre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris², où vous reviendrez aussitôt que les affaires le permettront.

M. Hessein a la fièvre ; elle lui a duré continue pendant trois ou quatre jours, et puis a cessé : puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avait été saigné trois fois jusqu'au jour d'hier. Je ne sais pas si depuis on y aura ajouté une quatrième saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie³.

Je ne doute point que les d'Hervarts et les Saint-Diez⁴ ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des lettres de bon endroit, et si bon que je n'en sais qu'un que je puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, et croyez que je suis, etc.

XXIII⁵.

A M^{ME} LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Paris. — Novembre 1687.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre

¹ Madame de la Sablière et madame d'Hervart.

² De Bonrepaux, après le traité conclu en décembre 1687, revint en effet à Paris ; mais il retourna encore à Londres en 1688.

³ Boileau, dans ses lettres à Racine, en date des 15 et 17 août, parle au contraire de cette maladie de M. Hessein comme étant très-grave. Fagon la guérit avec du quinquina. M. Hessein était le frère de madame de la Sablière, et il aimait tellement à disputer, que Boileau recommandait à Racine de ne pas se mettre en route avec lui ayant un mal de gorge : du reste il était l'ami sincère des deux poètes. Voyez les *Œuvres de Racine*, Paris, Lefèvre, 1820, t. VI, p. 174, 179 et 187.

⁴ C'est le pluriel de Saint-Dié, que la Fontaine, plus haut, nomme son fidèle Achate.

⁵ C'est d'après l'autographe même de la Fontaine, qu'on

les Anglais, de ce qu'ils vous retiennent si longtemps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'automne, et qu'en échange nous leur donnions deux ou trois îles dans l'Océan. S'il ne s'agissait que de ma satisfaction, je leur céderais tout l'Océan même. Mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de votre sœur que de l'Angleterre. On ne quitte pas madame la duchesse Mazarin comme l'on voudrait¹. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire d'enchantements et de grâces de toutes sortes.

Moins d'Amours, de Ris, et de Jeux,
Cortège de Vénus, sollicitaient pour elle,
Dans ce différend si fameux
Où l'on déclara la plus belle
La déesse des agréments.
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs,
Furent au tribunal par Mercure conduites.
Chacune étala ses talents.

Si le même débat renaissait en nos temps,
Le procès aurait d'autres suites,
Et vous, et votre sœur, emporteriez le prix
Sur les clientes de Paris.
Tous les citoyens d'Amathonte
Auraient beau parler pour Cypris ;
Car vous avez, selon mon compte,
Plus d'Amours, de Jeux, et de Ris.
Vous excellez en mille choses :

Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs :
Allez en des climats inconnus aux zéphyr,
Les champs se vêtiront de roses.

Mais, comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs aquilons troublent de si beaux jours.
C'est là que vous savez témoigner du courage :
Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage :
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir !

On m'a mandé que votre altesse était admirée de tous les Anglais, et pour l'esprit, et pour les manières, et pour mille qualités qui se

nous a communiqué, que nous avons fixé le texte de cette lettre.

¹ Madame la duchesse de Mazarin s'était rendue en Angleterre au mois de décembre 1673 ; elle n'en sortit plus. Le roi Charles II lui fit une pension de quatre mille livres sterling. Les dames les plus qualifiées, les ministres étrangers, les hommes les plus illustres et du plus haut rang, fréquentaient sa maison. Saint-Évremond était en quelque sorte l'âme et le régulateur de sa petite cour. Les Œuvres de ce spirituel écrivain nous instruisent des plus petites particularités de cette beauté célèbre, et de ceux qui composaient sa société habituelle ; sans en excepter sa demoiselle de compagnie, ses femmes de chambre, son cuisinier, ses bouffons, son singe, ses chiens, ses chats, ses perroquets, ses serins, ses poules, son page, et son nègre.

sont trouvées de leur goût¹. Cela vous est d'autant plus glorieux que les Anglais ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperçu qu'ils connaissent le vrai mérite, et en sont touchés.

Votre philosophe a été bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'était pas l'inventeur de ce système que nous appelons la machine des animaux, et qu'un Espagnol l'avait prévenu². Cependant, quand on ne lui en aurait point apporté de preuves, je ne laisserais pas de le croire, et ne sais que les Espagnols qui puissent bâtir un château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes répandue de côté et d'autre dans les ouvrages des anciens, comme celle-ci : Qu'il n'y a point de couleurs au monde ; ce ne sont que de différents effets de la lumière sur de différentes superficies³. Adieu les lis et les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche ni cheveux noirs ; notre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur. Et après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des femmes !

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait votre altesse, et de ce qu'elle voudrait savoir sans se donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de philosophie ; mais je leur apprendis que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de livres, pourvu qu'ils soient bons.

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous ;

L'accès leur est permis à tous.

Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre⁴ ;

¹ Saint-Simon, dans ses annotations sur le *Journal de Dangeau*, sous la date du 20 juin 1714, jour de la mort de la duchesse de Bouillon, dit, en parlant d'elle : « C'était la reine de Paris et des lieux où elle fut exilée. »

² Bayle avait annoncé cela dans les *Nouvelles de la république des lettres*, mars 1684, art. II, p. 20 ; mais il modifia cette assertion dans son *Dictionnaire*, art. *Peréira*, p. 227 de l'édition de 1725, in-folio. Voyez ci-dessus, p. 96.

³ Voyez à ce sujet Dutens, *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, ch. VIII, t. I, p. 181. M. Lagrange, dans une note de la traduction de Lucrèce (t. II, p. 114, édit. de l'an III, in-8°), a bien établi les différences qui existent entre les théories des anciens et celles des modernes sur le phénomène de la vision.

⁴ Chauvieu écrivait à la duchesse de Bouillon : « Vous avez plus de bêtes que je n'ai d'imagination, et il vous faut prendre Boursault à gages pour faire des épithames, si vous voulez avoir